

Salvador Allende et François Mitterrand : un même socialisme démocratique et unitaire ?


Judith Bonnin*

** Agrégée d'histoire,
lauréate du Prix de la
Fondation Jean-Jaurès 2012,
doctorante à l'Université
Paris Diderot - Paris 7
(laboratoire ICT) et à
l'Université de Bologne
(Italie)*

Salvador Allende et François Mitterrand : deux grandes figures du socialisme du XX^e siècle, deux chefs d'Etat qui doivent en grande partie leur victoire à une dynamique inédite de rassemblement des forces de gauche : d'abord au Chili, où l'Union populaire parvient au pouvoir dès 1970, ensuite en France, où François Mitterrand, en cette décennie qui commence, mène une stratégie électorale basée sur l'union de la gauche autour d'un programme commun.

Les commentateurs s'appuient aussitôt sur ces éléments pour comparer les deux hommes, mais toujours dans le même sens : le caractère éphémère du gouvernement Allende et son arrivée au pouvoir antérieure à celle des socialistes français font que François Mitterrand est toujours celui qu'on pousse à se positionner par rapport à son homologue chilien.

Par ailleurs, ce télescopage de la sphère politique et journalistique par-delà l'Atlantique suit des objectifs bien différents selon que l'analyse émane de la gauche ou de la droite de l'échiquier politique et selon la chronologie, notamment de la politique chilienne. Ainsi, au tout début des années 1970, lorsqu'on compare les deux hommes, c'est leur volonté commune d'union de la gauche, leur adhésion partagée à un socialisme démocratique et légaliste qui est mise en avant. A gauche, on pose alors le président chilien comme un modèle positif, ou en tout cas comme un précurseur dont François Mitterrand suivrait la voie. Mais très rapidement, tandis que les obstacles s'accroissent contre l'Union populaire et que la situation chilienne se dégrade, c'est la droite française qui reprend le



Salvador Allende et
François Mitterrand :
un même socialisme
démocratique
et unitaire ?

flambeau de la comparaison, tandis que la gauche souligne désormais la distance qui sépare les deux pays, les deux arènes politiques, et donc les destins des deux hommes. La mort de Salvador Allende, en septembre 1973, fait de ce dernier un héros pour la gauche mondiale, une icône politique. Chaque camp réinterprète alors son parcours selon ses propres objectifs. Ainsi, en 1983, alors que les premières déceptions et contestations se font jour contre la politique mitterrandienne, la droite réactive la comparaison.

Cette Note vise à rendre compte des comparaisons véhiculées au cours des années 1970 et 1980 afin de cerner leur pertinence, leur objectif et leur portée. On cherchera aussi à distinguer, au-delà des commentaires et des représentations de l'action publique, la réalité des liens qui ont uni François Mitterrand et Salvador Allende : leur proximité politique suffit-elle à en faire des amis, ou des alliés ? Le président chilien a-t-il réellement été un modèle pour le Français ?


MITTERRAND : UN « ALLENDE FRANÇAIS »¹ ?

Cette expression, rapportée par plusieurs journalistes français, aurait été utilisée par un journal de Santiago lors de la venue de François Mitterrand dans la capitale chilienne en 1971². D'après *Le Monde*, interrogé sur cette appellation, le futur président français a préféré laisser Gaston Defferre répondre : « Je serais très content [...] qu'on puisse employer cette expression, cela signifierait que nous avons gagné la majorité et que M. Mitterrand est le chef du gouvernement. »³ Mais il livre dans *Le Nouvel Observateur* ce commentaire : « Toutes choses étant égales, ce serait un rôle historique conforme à mes convictions. Mais il n'y a d'Allende chilien que par le peuple chilien. Un modèle socialiste français n'aura de sens qu'autant qu'il exprimera la volonté et les besoins du peuple français. Là est la ressemblance – et toute la différence. » On le voit, en 1971, la comparaison était perçue comme flatteuse par les socialistes français. Elle était

1. P. Kalfon, « Les Chiliens ont surnommé M. Mitterrand l'« Allende français » », *Le Monde*, 14-15 novembre 1971, p. 22 ; M. Padovani, « L'exemple chilien » par François Mitterrand », *Le Nouvel Observateur*, 22 novembre 1971, p. 32-33.

2. Le seul quotidien chilien que j'ai été en mesure de consulter est *El Mercurio*, journal d'opposition, qui, sans surprise, ne reprend pas l'expression et accorde peu d'importance à sa venue, compte tenu dans le même temps de la présence très médiatisée de Fidel Castro.

3. P. Kalfon, *art. cit.*



Salvador Allende et
François Mitterrand :
un même socialisme
démocratique
et unitaire ?

également fréquente, et n'était pas l'apanage des journalistes chiliens : en août de la même année, une journaliste du *Nouvel Observateur* interrogeait déjà le Premier secrétaire sur le sketch d'un humoriste qui l'avait « présenté sous les traits de “Salvador Mitterrand” »⁴.


Au-delà des jeux des mots, les parcours des deux hommes et leurs positionnements politiques présentent en effet, dès cette période, plusieurs similitudes. Leaders politiques issus de la même génération⁵, ils sont d'abord deux jeunes ministres affichant des prétentions aux plus hautes fonctions. Ils sont aussi les leaders de leur parti socialiste respectif. Enfin, ils promeuvent tous deux l'idée d'un socialisme démocratique et légaliste, parvenant au pouvoir au terme d'une union des forces de gauche. Néanmoins, de nombreux éléments les distinguent. Leur culture politique, notamment : Salvador Allende est depuis longtemps le défenseur d'un socialisme résolument marxiste tandis que François Mitterrand est venu plus tardivement au socialisme, et s'il refonde le PS français en 1971 sur des bases rhétoriques plus marxistes que l'ancienne Section française de l'Internationale ouvrière, ce parti reste membre de l'Internationale socialiste ; il est donc, théoriquement, plus proche du Parti radical chilien qui en était également membre. En outre, ces deux hommes ont des ancrages continentaux aussi forts que distincts, porteurs de deux visions du monde différentes : Allende aspire à l'indépendance de l'Amérique latine vis-à-vis des Etats-Unis tandis que Mitterrand ne cesse de promouvoir une Europe forte et indépendante, effaçant les divisions issues de Yalta.

Dans ce florilège de ressemblances et de dissemblances, il semble que François Mitterrand ne se soit jamais identifié à Salvador Allende et qu'il ne l'ait pas considéré comme un modèle au sens fort. Ainsi, dans les déclarations publiques du Français antérieures à son voyage de novembre 1971 au Chili, on ne trouve aucune trace d'un quelconque intérêt pour le tournant politique chilien opéré sous Allende. Faire de l'Union populaire une inspiration serait donc davantage une reconstruction anachronique. En effet, Mitterrand était un fervent défenseur de l'union de la gauche bien avant l'ascension d'Allende au pouvoir. De même, parler du Chili comme d'un « laboratoire »⁶ pour les

4. « Mon “habileté” par François Mitterrand. Propos recueillis par Marcelle Padovani », *Le Nouvel Observateur*, 16 août 1971, p. 10-12.

5. S. Allende est né en 1908, F. Mitterrand en 1916.

6. C. Lepage, « Le parti socialiste français face à l'expérience de l'Unité Populaire chilienne », *La Lettre de l'Institut François Mitterrand*, 23, 2008.



Salvador Allende et
François Mitterrand :
un même socialisme
démocratique
et unitaire ?

Français semble excessif. Entre 1970 et 1971, la revue *Dire*, publiée par la Convention des institutions républicaines (CIR), formation politique de François Mitterrand fondue ensuite dans le PS à Epinay, ne présente aucun article érigeant le socialisme chilien en modèle : l'union des forces de gauche chiliennes est constatée, et l'on se félicite de sa réussite, mais elle n'est pas posée comme un exemple à suivre.


Pour autant, Français et Chiliens ne pouvaient rester indifférents aux indices de leur « cousinage politique », et l'unique rencontre de Salvador Allende et de François Mitterrand, à Santiago, en novembre 1971, semble être le fruit d'une curiosité mutuelle.

DE LEUR RENCONTRE À LA MORT TRAGIQUE D'ALLENDE

Depuis son élection comme Premier secrétaire du PS, François Mitterrand s'est rendu à deux reprises à l'étranger : d'abord pour rencontrer les responsables des partis socialistes de la Communauté européenne à Bruxelles, en juin 1971, ensuite pour participer à la Conférence des leaders de l'Internationale socialiste qui se tenait à Salzbourg le 3 septembre. Mais son séjour au Chili, du 10 au 17 novembre, est son premier « grand voyage ». Répondant à l'invitation officielle du gouvernement chilien et de Salvador Allende, il prend la tête d'une délégation composée par Gaston Defferre, président du groupe parlementaire à l'Assemblée nationale, et de Claude Estier, Secrétaire national à la presse et à l'information.

Cette invitation aurait été lancée de manière informelle dès l'année 1970 par le président chilien, et transmise par l'intermédiaire de Claude Estier. Ce dernier, journaliste de profession, parcourt en effet le monde dès les années 1950, avec un fort tropisme tiers-mondiste. Invité à l'automne 1970 à Santiago du Chili pour couvrir la cérémonie d'investiture de Salvador Allende, il est alors reçu par le président qui évoque François Mitterrand, rappelant que l'accession aux fonctions présidentielles est question de patience et de persévérance.

Claude Estier raconte : « Et il ajoute en me raccompagnant jusqu'au salon où l'attend l'aide de camp : "Il faut absolument que Mitterrand vienne ici. J'aurai une grande joie à le connaître et nous aurons beaucoup de choses à nous dire." Cette phrase ne tombe pas



Salvador Allende et
François Mitterrand :
un même socialisme
démocratique
et unitaire ?

dans l'oreille d'un sourd. Dès mon retour à Paris, je la rapporte à François Mitterrand en lui faisant un récit de mon séjour à Santiago. Le calendrier politique ne permet pas de déplacement immédiat mais au lendemain du congrès d'Epinay, nous reparlerons du projet qui prend corps à l'automne : le premier voyage à l'étranger du premier secrétaire du nouveau Parti socialiste sera pour le Chili où je retourne avec lui et Gaston Defferre, un an jour pour jour après mon premier voyage. »⁷

Cet intérêt de Salvador Allende pour la France, Claude Estier en fait part également dès 1970 dans la revue de la CIR⁸ et dans différents écrits. Le choix du Chili, s'il témoigne de la curiosité de François Mitterrand pour sa situation politique et de sa volonté « d'élargir son horizon »⁹, revêt évidemment une dimension symbolique et stratégique : il s'effectue un an après l'arrivée au pouvoir de l'Unité populaire, au moment où la gauche française tente de structurer son union. D'ailleurs, le Parti communiste français envoie lui-même une délégation à la même époque, menée par Jacques Duclos. Commentant cet événement et le voyage mitterrandien, Georges Marchais indique : « L'expérience chilienne est intéressante à plus d'un point de vue, et d'abord par le fait que les partis de gauche ont réalisé une entente sur la base d'un programme commun, concret, de gouvernement. Et nous nous félicitons de voir que le gouvernement chilien met en œuvre le programme, adopté par les électeurs. Nous souhaitons que ceux qui vont au Chili tirent aussi la conclusion qu'il serait bien de réaliser un programme commun de gouvernement à toute la gauche, en France... »¹⁰

Chacun prend ainsi prétexte de la réussite chilienne pour faire passer des messages sur la lenteur de l'union française : à son retour, Mitterrand déclare ainsi que le Parti communiste chilien a une « position plus réaliste que le Parti français à l'égard de ses alliés » car il évite tout propos nuisant à l'union de la gauche, et qu'ainsi, « peut-être les dirigeants communistes français tireraient-ils, comme tant d'autres, grand profit de leur voyage au Chili »¹¹.


7. C. Estier, *La plume au poing*, Paris, Stock, 1977, p. 269-270.

8. C. Estier, « Pasa lo que pasa », *Dire*, 21, décembre 1970, p. 36.

9. C. Estier, *Un combat centenaire, 1905-2005*, Paris, Le Cherche-Midi, 2005, p. 134.

10. « M. Duclos et une délégation du PCF vont se rendre au Chili », *Le Monde*, 17 novembre 1971, p. 12.

11. M. Padovani « "L'exemple chilien" par François Mitterrand », *Le Nouvel Observateur*, 22 novembre 1971, p. 32-33 ; M. Niedergang, « M. Mitterrand et le « mythe chilien » », *Le Monde*, 4 décembre 1971, p. 7.



Salvador Allende et
François Mitterrand :
un même socialisme
démocratique
et unitaire ?


Pendant leur séjour, les socialistes français visitent Santiago, le port de Valparaiso et la région agricole de Temuco située à sept cents kilomètres au sud de la capitale. Ils rencontrent de nombreux responsables chiliens, et notamment Jacques Chonchol, ministre de la Réforme agraire, Clodomiro Almeyda, ministre des Affaires étrangères, José Toya, ministre de l'Intérieur, Pedro Vuscovic, ministre de l'Economie, ainsi que les dirigeants de tous les partis de l'Unité populaire et les représentants des forces armées chiliennes. Leur séjour coïncide par ailleurs avec la visite du chef d'Etat cubain Fidel Castro à Santiago, qu'ils croisent lors d'une réception donnée par Salvador Allende.

Au cœur de ce séjour se trouve surtout l'entretien accordé par Salvador Allende à la délégation française. Cette conversation durant laquelle l'ambassadeur de France joue le rôle de l'interprète, et à laquelle Claude Estier assiste, est retranscrite partiellement dans les mémoires de ce dernier. François Mitterrand ouvre la discussion.

- « Le Parti socialiste français souhaite parvenir à la conclusion d'un programme commun de gouvernement de toute la gauche comme vous l'avez fait vous-même. Ce n'est donc pas par hasard que nous avons réservé au Chili notre premier voyage.
- Nous apprécions votre venue car nous avons un urgent besoin de rompre l'isolement auquel la géographie et la politique risquent de condamner le Chili.
 - Nous sommes frappés par un certain nombre de similitudes qui existent, sur le plan politique en tout cas, entre le Chili et la France. » [...] Comment avez-vous résolu le problème de la distribution commerciale ?
 - Il y a au Chili de grandes entreprises de distribution privées mais nous avons créé une entreprise d'Etat parallèle et nous en avons acheté une autre qui était aux mains du capital étranger. [...] Nous avons l'intention d'en nationaliser cent soixante qui représentent, il est vrai, 60 % de l'activité économique. »

François Mitterrand ne se contente pas de cette réponse, il veut en savoir plus.

- « Comment pratiquez-vous pour nationaliser les entreprises ?
- Nous avons choisi une méthode qui n'est pas agréable à la droite parce qu'elle ne peut pas crier à la spoliation. En fait, nous achetons les actions de ces entreprises car nous sommes à l'intérieur d'un système capitaliste et nous voulons rester dans la légalité. Nous payons d'ailleurs les actions à un taux plus élevé que leur valeur boursière. [...]



Salvador Allende et
François Mitterrand :
un même socialisme
démocratique
et unitaire ?

- Précisément, nous attachons la plus grande importance à cette synthèse que vous réalisez entre les réformes de structure et le maintien des libertés démocratiques. Le problème est bien de savoir si on peut réussir le socialisme en changeant les structures économiques et en préservant la démocratie.
- C'est pourquoi notre chemin vers le socialisme est tout à fait nouveau. »¹²

Lors de leurs échanges aurait aussi été abordée la question de la loyauté de l'armée, en laquelle Salvador Allende exprimait sa confiance. L'asymétrie qui caractérise ce dialogue tend à appuyer l'idée d'un « modèle chilien » que les Français viennent observer. Ainsi les interventions de François Mitterrand sont-elles presque seulement des questions. Si la retranscription de Claude Estier, nécessairement partielle et réécrite *ex post*, force sans nul doute le trait, il n'en reste pas moins que toutes nos autres sources relatives à ce voyage corroborent cette idée de modèle. C'est notamment le cas de toutes les déclarations faites dans la presse par les socialistes à leur retour. Cependant, l'unique rencontre des deux hommes marque aussi l'acmé de leur relation¹³, tout comme celui, éphémère, des louanges socialistes au modèle chilien.


En effet, François Mitterrand tient d'emblée à distinguer deux dimensions d'un supposé « modèle chilien ». La stratégie d'union de la gauche et la promotion d'un socialisme démocratique et légaliste sont saluées à de nombreuses reprises comme étant « exemplaires »¹⁴. En revanche, le futur candidat à la présidentielle est bien plus nuancé sur l'usage du terme « modèle » et ne manque jamais de rappeler combien les situations géopolitiques et socio-économiques de la France et du Chili sont différentes. Dans l'enthousiasme du voyage, il se laisse aller à quelques propos ambivalents où « exemple » et « modèle » se confondent. Au *Monde*, il déclare par exemple :

« Le Chili est une synthèse intéressante et originale. En France, pays industriel avancé dans la zone d'influence occidentale, il est peu probable que puisse se développer une action violente sans qu'elle soit réprimée par les forces de la grande bourgeoisie. Le mouvement populaire peut, en revanche, légitimement penser l'emporter par la voie légale : grâce au suffrage universel et aux pressions des

12. C. Estier, *La plume au poing*, Paris, Stock, 1977, 271-274.

13. À notre connaissance, ils n'ont par exemple entretenu aucune correspondance suivie.

14. Notamment « Mon "habileté" par François Mitterrand. Propos recueillis par Marcelle Padovani », *Le Nouvel Observateur*, 16 août 1971, p. 10-12.



Salvador Allende et
François Mitterrand :
un même socialisme
démocratique
et unitaire ?

travailleurs dans les secteurs en crise. Il s'agit de démontrer aux Français que cette voie est possible. La preuve ? Le Chili est en train de l'apporter. Le « modèle chilien » nous intéresse non seulement par le cousinage politique curieux qui existe entre nos deux pays, mais surtout parce que, à mon avis, le gouvernement chilien semble avoir réussi à bouleverser les structures économiques tout en maintenant les libertés individuelles. Il y a différents modèles de socialisme : le modèle soviétique, le modèle social-démocrate suédois ou autrichien, qui ne nous semble pas suffisant ; le modèle des pays en voie de développement du genre cubain, algérien ou yougoslave, qui marcherait mal en France. Le modèle chilien, lui est important dans la mesure où il parvient à réaliser la synthèse, car le socialisme c'est certes un changement de la société mais à condition de ne pas tomber dans la barbarie, la Guépéou et l'arbitraire. »¹⁵

Mais dans *Le Nouvel Observateur*, interrogé explicitement sur l'existence d'un modèle chilien, il esquivait une réponse trop tranchée, arguant que « comparaison n'est pas raison »¹⁶. Et surtout, dès le premier trimestre de 1973, alors que la situation chilienne est critique, il écrit dans son ouvrage *La Rose au poing* :


« Je n'ai jamais proposé le Chili en modèle même si je respecte les qualités déployées par Salvador Allende pour délivrer son pays de l'emprise des trusts américains et des monopoles chiliens, ainsi que pour appliquer la loi promulguée par son prédécesseur démocrate-chrétien sur l'expropriation des terres au-dessus de 80 hectares irrigués. Aucune comparaison raisonnable ne peut être établie entre ce pays et le nôtre. Sinon pour remarquer qu'avec un seul coup d'Etat militaire depuis sa fondation, le Chili pourrait nous donner des leçons de démocratie à nous qui avons supporté le 18 brumaire, le 2 décembre et le 13 mai. »¹⁷

Ainsi, si ce voyage favorise un rapprochement des deux partis, la distance s'installe rapidement. Et au-delà de la question du modèle d'Allende, François Mitterrand se montre peu expansif au sujet du président lui-même. Si Pierre Kalfon rapporte qu'il « a souligné la très forte impression que lui avait fait M. Allende » en raison du « magistère moral qu'il semble exercer sur ses compagnons et par sa détermination à préserver

15. P. Kalfon, *art. cit.*

16. M. Padovani, « L'exemple chilien » par François Mitterrand », *Le Nouvel Observateur*, 22 novembre 1971, p.32-33.

17. F. Mitterrand, *La Rose au poing*, Paris, Flammarion, 1973, p. 149.



Salvador Allende et
François Mitterrand :
un même socialisme
démocratique
et unitaire ?

l'acquis démocratique de son pays »¹⁸, il ne lui accorde par exemple aucun portrait dans ses chroniques avant 1973. Aux élans enthousiastes immédiatement consécutifs au voyage succède ainsi rapidement la nuance, et avec elle la mise à distance et le refus de la comparaison, du fait des difficultés et contestations croissantes que doit affronter le gouvernement d'Allende. Si la solidarité perdure, d'un point de vue stratégique et électoral, l'assimilation de François Mitterrand à Salvador Allende n'est déjà plus souhaitable aux yeux du PS.

Cependant le renversement du gouvernement d'Union populaire par un putsch militaire le 11 septembre 1973 et le suicide de Salvador Allende sont un choc pour la gauche mondiale. Dès lors, le statut du chef d'Etat chilien évolue : il devient « un mythe politique »¹⁹.

ALLENDE : UN NOUVEAU HÉROS DANS LE PANTHÉON SOCIALISTE ET MITTERRANDIEN ?

Pierre Vayssière, dans son ouvrage sur le traitement par la presse française de l'histoire du Chili, souligne qu'après la mort d'Allende, toutes les erreurs et ambiguïtés du président chilien sont occultées par la presse de gauche au profit de l'image d'un président avant tout légaliste. Sa mort est présentée comme la conséquence exclusive de la violence militaire, et souvent plus comme un assassinat politique que comme un suicide²⁰. Dans l'imaginaire de gauche, deux visages d'Allende perdurent alors, celui de l'homme politique « réformiste, sage et modéré, généreux et honnête » et celui du « révolutionnaire qui s'était battu, les armes à la main jusqu'au sacrifice de sa vie pour défendre son idéal socialiste ».²¹


François Mitterrand ne participe pas tout à fait à cette héroïsation de Salvador Allende. Le portrait qu'il en dresse dans sa chronique du 12 septembre 1973 tend au contraire à souligner la dimension réfléchie de son suicide. Il raconte ainsi que lors de sa visite de

18. P. Kalfon, *art. cit.*

19. P. Vayssière, *Le Chili d'Allende et de Pinochet dans la presse française : passions politiques, informations et désinformation*, Paris, L'Harmattan, 2005, p. 140.

20. *Ibid.*, p. 138-139.

21. *Ibid.*, p. 141.



Salvador Allende et
François Mitterrand :
un même socialisme
démocratique
et unitaire ?


la Moneda en 1971, Allende avait parcouru la galerie qui menait au bureau présidentiel, où étaient alignés les bustes des anciens chefs d'Etat, et qu'il s'était arrêté devant celui de José Balmaceda avec ce commentaire : « C'était un conservateur élu par la droite de l'époque, la droite de toujours. Mais ce conservateur qui était aussi un légiste ne put supporter l'atteinte au droit. Il se tua. Tous les Chiliens respectent sa mémoire. Son acte héroïque appartient à la conscience de notre peuple. Je pense qu'en se perdant, Balmaceda a sauvé l'essentiel. » Cependant, il rend un hommage ému et solennel à Salvador Allende, « l'homme qui incarnait cette expérience insolite, la Révolution dans la légalité. L'angoisse qu'il exprimait n'était rien à sa résolution. [...] J'écris ces lignes en hâte. Sur Salvador Allende il y a tant à dire. [...] On fera le compte des réussites et des échecs. Mais en cette matinée de deuil, je pense que s'il est d'autres richesses que l'or et l'indolence, le monde est plus pauvre aujourd'hui. »²²

En 1973, l'urgence pour la gauche est en effet, tout en se montrant solidaire de la cause chilienne, de ne pas laisser s'installer l'idée dans l'opinion publique que l'union de la gauche française connaîtra un avenir similaire à celui de la gauche chilienne. S'opère alors, en parallèle d'un élan solidaire très fort, une mise à distance politique. On insiste désormais plus sur ce qui séparait les deux pays que sur ce qui les réunissait²³. Dans les mois et années qui suivent, les deux tendances – l'héroïsation d'Allende et la dissociation claire du Chili et de la France – vont s'accroître dans le discours mitterrandien. Dès octobre 1973, il déclare : « Contrairement à ce que diffuse la propagande officielle, je n'ai jamais offert en modèle l'expérience socialiste chilienne, qui s'appliquait à des structures et à un terrain très différents des nôtres. J'ai, en revanche, cité en exemple, et si vous voulez, comme modèle, l'alliance politique sur laquelle repose cette expérience. [...] Allende assassiné dans son palais en combattant, Allende et ses compagnons morts pour leur peuple, la charge sentimentale que comporte ce sacrifice a sauvé la capacité victorieuse de tous les socialistes du monde car elle a renversé la charge de la preuve : ce n'est pas nous qui sommes obligés d'expliquer pourquoi nous avons perdu, ce sont eux qui sont obligés d'expliquer pourquoi nous avons perdu, ce sont eux qui sont obligés d'expliquer pourquoi ils assassinent. »²⁴

22. F. Mitterrand, *La Paille et le Grain*, Paris, Flammarion, 1975, p. 196-200.

23. « M. Mitterrand : le socialisme de la pénurie n'est pas celui de l'abondance », *Le Monde*, 14 septembre 1973, p. 4.

24. « Dans *Le Nouvel Observateur*, M. Mitterrand : il ne faut pas que le PS s'identifie à ma personne », *Le Monde*, 9 octobre 1973, p. 13.




Salvador Allende et
François Mitterrand :
un même socialisme
démocratique
et unitaire ?

Participant pleinement à l'édification du « mythe Allende », François Mitterrand file aussi désormais la métaphore de l'assassinat politique, et le passage qu'il accorde au Chilien dans ses chroniques en 1975 est ainsi empreint d'un lyrisme nouveau : « A Santiago de Chili, il y a deux ans – cent ans –, Salvador Allende était assassiné. Ses ennemis, qui étaient ceux du peuple, n'avaient pas lésiné. Pour tuer cet homme, les avions de l'armée avaient attaqué en piqué et les tanks avaient tiré à bout portant sur la belle façade baroque du palais de la Moneda. La mitrailleuse avait achevé la besogne. "Salvador Allende les attendait dans son bureau sans autre compagne que son cœur généreux, entouré de fumée et de flammes", écrit Pablo Neruda en dernière page de ses Mémoires, que Gallimard publie ce mois-ci sous le titre *J'avoue que j'ai vécu*. Le poète ajoute : "Son corps fut enterré secrètement dans un endroit quelconque." Je rêve à cet endroit quelconque. [...] En ce deuxième anniversaire du Chili entré en solitude, ni la télévision ni les radios françaises n'ont envoyé de carte postale aux morts, aux torturés. [...] Silence pour Allende et cet acte si simple qui consiste à ne jamais céder ce que l'on tient de la confiance d'un peuple. Silence pour les vivants qui luttent. »²⁵

Les années passant, Salvador Allende tient une place de premier plan dans l'immense vague de solidarité que suscite la situation chilienne parmi la gauche française. Son nom est donné, sur instructions des partis de gauche, à une foule de rues et de lieux publics français, et son visage se retrouve sur toutes les affiches. Or François Mitterrand, en tant que Premier secrétaire socialiste, est au cœur de toutes ces actions, meetings et manifestations. Il tisse alors des relations avec de nombreux anciens collaborateurs d'Allende, dont le nouveau leader socialiste chilien, Carlos Altamirano, ainsi qu'avec les membres de sa famille en exil, ses filles Isabel et Beatriz, et sa femme Hortensia. En effet, parmi l'élan unitaire et en dépit des nombreux collectifs et comités, la formation politique que soutient le PS français est sans conteste le PS chilien, ancien parti de Salvador Allende. On remarque aussi qu'en 1974 Régis Debray, ancien proche d'Allende, est devenu au PS un des conseillers de François Mitterrand sur l'Amérique latine.

Cette proximité se prolonge après l'élection présidentielle de 1981 : lors des cérémonies d'investiture, aux côtés du nouveau président, se trouvent parmi ses proches les veuves de Pablo Neruda et de Salvador Allende, et Régis Debray reste l'un de ses conseillers diplomatiques. Si Salvador Allende est devenu une icône de la gauche, l'issue tragique

25. F. Mitterrand, *L'abeille et l'architecte : chronique*, Paris, Flammarion, 1978, p. 75-77.



Salvador Allende et
François Mitterrand :
un même socialisme
démocratique
et unitaire ?

de son expérience politique rend néanmoins impossible toute comparaison, *a fortiori* au début des années 1980, lorsque François Mitterrand accède à la présidence. François Mitterrand se trouve à la télévision américaine peu après son élection :

« Monsieur Mitterrand, ce programme touche à sa fin et j'aimerais vous poser cette question : on vous a décrit à moi l'autre jour comme un mélange de Charles de Gaulle et de Salvador Allende. Que pensez-vous de cette description ?

– C'est une description intéressante, elle excite l'esprit, mais elle est un peu gratuite. [...] Quant à Salvador Allende, c'est en effet quelqu'un de très intéressant, et d'ailleurs De Gaulle et Allende sont intéressants, vos deux comparaisons sont flatteuses. Mais c'était un leader d'un pays tout de même en voie de développement, qui vivait dans une sorte d'île entre son immense océan et ses hautes montagnes, qui était isolé du reste du monde, soumis aux puissances du grand capital, des grandes sociétés qui n'acceptaient pas les nationalisations, peut-être aussi à certains aspects impérialistes des grandes puissances ; il n'assurait pas son alimentation lui-même, il était très fragile. J'ai beaucoup admiré son expérience courageuse, mais il n'y a pas de comparaison entre la sienne et la mienne.²⁶

La comparaison entre les deux leaders ne ressurgit d'ailleurs avec force dans les médias qu'en 1983, sous les plumes d'opposants²⁷. Il s'agit de rapprocher les premières manifestations de mécontentement de 1983, de celles de 1973, afin de signaler l'échec annoncé du mandat de François Mitterrand. Claude Estier dans *L'Unité* écrit alors une virulente contre-offensive en poussant la réflexion jusqu'à son terme : « Il y a au moins un fantôme sur lequel on aimerait bien que "Le Quotidien de Paris" et tous ceux qui rêvent au départ de l'actuel président de la République, dont ils n'ont, en fait, jamais accepté la présence à l'Élysée, mettent un nom : si, à leurs yeux, Mitterrand, c'est Allende, alors qu'ils aient le courage de dire qui, aujourd'hui en France, est Pinochet ! »²⁸

Salvador Allende et François Mitterrand n'étaient pas proches, et s'ils se respectaient et poursuivaient des objectifs communs, il ne semble pas que l'un fût jamais le modèle de l'autre. Les comparaisons opérées par les différents commentateurs français au gré des années 1970 et 1980 servent donc avant tout des intérêts politiques nationaux.

26. Interview de François Mitterrand, président de la République, accordée à la télévision américaine ABC, notamment, dans le cadre des relations franco-américaines sur la question du désarmement et l'aide au développement, dimanche 18 octobre 1981.

27. G. Dupoy, « Mitterrand face au complexe Allende », *Le Quotidien de Paris*, lundi 18 mai 1983, p. 6-7 ; « Droite », *L'Unité*, 526, 23 septembre 1983, p. 13.

28. C. Estier, « Y a-t-il un Pinochet dans la salle ? », *L'Unité*, 514, 20 mai 1983, p. 1-2.